

**À la
mafia**

avec amour

Marta Estrada

Chapitre I

New York, 14 juillet 1983

Tout à coup, je fus encerclée. Pétrifiée par la peur, je m'arrêtai. Je me trouvais entourée de véhicules. Les sirènes fendaient l'air tranquille de l'été. Des agents de police en civil, accroupis autour de moi, leurs armes braquées sur moi, hurlaient d'une voix rauque.

La vitesse incroyable avec laquelle ils agissaient, et la brutalité de l'attaque m'avait paralysée. Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine.

Je remuai légèrement. Aussitôt les armes se braquèrent sur moi : « Haut les mains ! »

Je parcourus du regard le cercle de policiers, mes pensées tournoyaient dans ma tête. Qui savait que je venais ? Qui les avait avertis ?

« Haut les mains, m'dame, levez les mains ! » Les voix firent irruption dans mon esprit engourdi. Lentement, je levai les mains.

« Qu'y a-t-il dans ce sac, m'dame ? »

Je ne pouvais pas répondre. Mon esprit semblait inerte.

« Qu'y a-t-il dans le sac, madame ? » Ils répétaient la question avec rudesse.

« C'est une radio... » Ma voix vacilla.

« Une radio ? » La voix du détective prit un ton dédaigneux, tandis qu'il jetait un regard moqueur à son partenaire. « C'est une radio, Joe, tiens ! On se serait trompé cette fois. » Se tournant de nouveau vers moi comme en s'excusant : « Nous devons ouvrir le sac et regarder dedans, madame. » Lentement, il ouvrit le sac et introduisit sa main, les yeux fixés sur les miens.

La sueur commença à couler lentement entre mes épaules. Je serrai les poings, résistant à la faiblesse subite de mes genoux.

Il observait mes réactions, le regard sévère et calculateur. Soudain, il s'étonna et se moqua : « Tiens, tiens... Qu'est-ce qu'on a ici ? »

J'avais la nausée. Je jetais un œil sur mon sac ; malade j'observai attentivement le policier sortir la main du sac

« Qu'est-ce que c'est, madame ? Une radio ? »

Plusieurs officiers riaient.

Le détective prit le sac en plastique transparent du bout des doigts le secouant délicatement par un des coins.

Il hocha la tête l'air étonné : « Non... Alors quoi ? ... De la farine ? ... Ou du sucre ? » Il avait un ton sarcastique.

Je sentis mes joues rougir, tandis que mes yeux fixaient le sol.

« Est-ce que cette substance blanche pourrait être de la cocaïne ? » : sa voix était aiguë et insidieuse.

Je fermai les yeux, retenant mes larmes. Je savais que cela devait arriver. J'avais ignoré les signes annonciateurs. Je n'avais pas voulu écouter. Pourquoi ? Six jours plus tard et j'aurais été en Colombie.

L'officier me regardait : « Madame, vous avez ici pour 30 000 dollars de cocaïne, et vous me dites que vous ne le saviez pas ? » Je hochais la tête sans rien dire.

« Parlez plus fort, madame. Nous ne vous entendons pas.

- Non, je ne le savais pas. »

Il fit un geste de la main et un commentaire obscène.

Indignée, je me redressai : « Monsieur, je suis une dame. S'il vous plaît, ne me parlez pas de cette façon.

- Une dame ! », dit-il d'un ton moqueur, le regard durci. « Vous vous prenez pour une dame, et vous vendez de la cocaïne devant votre fille ? »

Mes doigts se serrèrent ; j'aurais voulu lui griffer le visage.

« Ben, ça suffit », lui dit un collègue qui attendait calmement.

En me tournant le dos, le détective ordonna : « Mettez-lui les menottes ! »

La tête me tournait. Johana m'avait avertie. Tellement d'erreurs, tellement de mauvaises décisions. Maintenant, j'allais tout payer. Les larmes inondèrent mes yeux. C'était fini. Cette fois, je ne pouvais pas m'en sortir. La prison m'attendait et pour longtemps.

Chapitre 2

Medellin, Colombie, 1953

«Marta, c'est bientôt à toi. » Mon institutrice passa devant moi rapidement avec les cheveux au vent. « N'oublie pas tes répliques. »

« Mort aux Grenadins !¹, me susurrai-je. Mort aux Grenadins ! ». Je m'approchai sur la pointe des pieds jusqu'au coin du rideau de théâtre et je regardai. Trois répliques encore et ce serait mon tour. « Vierge Marie ne me laisse pas me tromper », implorai-je. « Ne permets pas que j'oublie mon rôle. » Je pris une profonde inspiration et attendis.

« *Mort aux Grenadins ! Mort aux Grenadins !* » Les cris furieux éclataient sur la scène. C'était mon tour. Je me signai et entrai en scène, encourageant mes valeureux soldats à se battre pour la liberté.

Mais l'histoire avait décidé d'une toute autre liberté pour mon héroïne. Je m'arrêtai au centre de la scène, déployant le drapeau. Les soldats passèrent rapidement près de moi, faisant tourbillonner leurs larges capes. Avec un soupir final, je me drapai dans le drapeau déchiré, glissai sur le sol, et je fermai les yeux, j'étais morte.

Un soldat se pencha sur moi, pour se redresser ensuite : « Elle est morte ! Policarpa Salavarrieta est morte ! »

La triste proclamation du soldat produisit une expression de joie croissante chez les forces ennemies. « La bataille est terminée, Salavarrieta est morte ! »

Les applaudissements du public, forts et prolongés, me procurèrent une sensation inconnue qui commença à parcourir mon dos. Le spectacle était fini, l'héroïne était morte et la représentation était un succès. Le public était enchanté.

Les soldats morts se levèrent autour de moi. « Marta, lève-toi. » Un officier de seulement dix ans m'aiguillonna sans aucun respect avec son épée de bois : « Tu n'es plus morte. »

Je ne sentis pas le coup d'épée parce qu'un sentiment très particulier m'avait envahi. J'avais vécu pleinement chaque instant de la vie de mon héroïne valeureuse. Policarpa, quelle loyauté elle avait montré envers la Colombie, en mourant pour son pays ! Son nom restera pour toujours gravé dans l'histoire.

Mes camarades enlevèrent les bandages de leurs têtes, et en tant que soldats vaincus, commencèrent à se venger de l'ennemi, derrière le dos des instituteurs. Je me redressai. Saisissant les plis du drapeau, ses couleurs intenses me remplirent d'orgueil patriotique. « Un jour, moi aussi, je ferai quelque chose de grand pour la Colombie », murmurai-je fièrement. « Un jour, moi aussi, je ferai quelque chose de grand pour mon pays ».

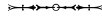
« Marta, c'était merveilleux. » La satisfaction était évidente sur le visage de l'institutrice. « Tu as merveilleusement joué le rôle de Salavarrieta. »

Les gens commençaient à s'approcher pour me féliciter ainsi que le groupe des acteurs. « Très bien joué. Félicitations ! *C'était très très bien !* »

Au bord de la scène, le visage de ma mère brillait, ses yeux reflétaient la fierté. Elle m'a fait des signes pour que je m'approche. « Viens Policarpa », me dit-elle, « Il est très tard, même pour une héroïne, on rentre à la maison. »

Nous marchions dans les rues de Medellin. L'air doux de la nuit caressait mes joues encore maquillées de rouge. Mon cœur de fillette battait, rempli de loyauté, je rêvais de sacrifices grandioses.. Je redressai les épaules ; mon cœur vibrait en pensant au noble sacrifice de Salavarrieta. Je n'avais que neuf ans, mais j'étais

décidée : un jour, moi aussi je ferai quelque chose de grand pour la Colombie.



Medellin en Colombie, était une belle ville dans les années 50 ; partout, aux coins des rues, il y avait des potées d'orchidées et de géraniums en fleur. Propre et amicale, avant la guerre des drogues, la ville tranquille et baignée par les rayons de soleil attendait que la nuit tombe. Le soleil radieux du midi chauffait la ville, inondant les rues et les trottoirs, et refoulait les habitants dans leurs maisons pour la sieste. La ville reprenait vie la nuit seulement. Le soir était le signal du réveil, la léthargie faisait place à la musique de fête et à la danse sous les étoiles jusqu'aux petites heures du matin.

Les rues de notre quartier étaient très animées le matin. Les enfants allaient à l'école, et les parents prenaient les bus et allaient au travail ; quelques femmes passaient portant d'énormes corbeilles en équilibre sur leurs têtes et proposaient en criant : « Avocats ! Papayes ! » D'autres apportaient de la *parva*² et une appétissante variété de pains, de toasts et de pâtisseries à vendre aux coins des rues.

Nous étions une famille pauvre, mais nous vivions heureux. Quelques fois, ma mère m'envoyait acheter des galettes et des petits pains au magasin du coin. Pour moi, ces sucreries que je pouvais acheter avec un centavo³ représentaient un délice particulier.

L'influence de maman était prédominante dans la famille et nous venions à elle pour tout. Elle gérait l'argent, s'occupait de nos devoirs, de nos fournitures scolaires. Elle travaillait toute la journée, et la nuit, elle faisait de la couture pour ramener un peu plus d'argent à la maison. Même si nous ne la voyions pas souvent, elle s'occupait toujours bien de nous. Chaque matin, elle nous habillait et nous préparait pour l'école ; nous avions toujours les visages propres et les livres sous le bras.

Papa était une présence silencieuse à la maison, il gardait une certaine distance et restait éloigné de nos activités. C'était un homme bon, mais joueur.

Maman détestait le jeu. Quand mes frères ont commencé à suivre l'exemple de papa et à jouer aux cartes, maman les a frappés

jusqu'à ce qu'ils lui aient promis de ne plus toucher ni aux dés ni aux cartes. Ils obéirent par crainte et tinrent leur promesse même quand ils furent devenus adultes.

Tout au long de mes 12 années d'école, j'ai toujours gardé l'intérêt pour les héros de notre pays. J'ai beaucoup étudié, travaillant pour obtenir de bonnes notes. J'étais petite et mince, mais ambitieuse et décidée. Je m'amusais avec mes amis, mais l'étude gardait toujours la première place. J'avais décidé que, si je devais faire quelque chose de grand pour la Colombie, il me fallait étudier.

En 1962, j'ai été diplômée d'une des meilleures écoles du pays et ma famille célébra l'évènement en grande pompe. On fit la fête en mon honneur, et les étudiants dansèrent et s'amusèrent jusqu'au matin.

Deux mois plus tard, j'étais institutrice de dernière année du primaire dans une petite et calme localité de la Vallée d'Aburra, située au sud de Medellin. J'ai pris mon rôle d'institutrice au sérieux et j'ai cessé de danser la nuit et les week-ends. J'ai refusé le tabac et la drogue et je ne buvais que lorsque j'étais obligée. Tous les lundis matins, je retournais à l'école, en forme et prête à faire face à mes élèves.

Très vite, j'ai été mutée dans un collège de religieuses à Medellin où j'ai commencé à enseigner aux premier et troisième niveaux. Quand la mère supérieure m'a demandé d'enseigner les religieuses elles-mêmes, j'ai acquiescé considérant comme un honneur de pouvoir instruire ces femmes consacrées, si désintéressées et dévouées aux autres.

La vie dans le couvent était paisible, et j'ai aimé les religieuses, mais quand la mère supérieure m'a proposé de devenir religieuse aussi, j'ai refusé. L'idée de me sacrifier pour le service de Dieu ne me réjouissait pas. J'aimais l'argent et je tenais trop à ma liberté.

La vie était belle et pleine de promesses dans ces premières années d'enseignement. Un jour, j'ai reçu une invitation d'une amie des États-Unis. « Marta, pourquoi ne viens-tu pas me rendre visite pendant quelques mois ? », m'écrivait-elle : « Tu peux vivre avec moi dans l'appartement et je te montrerai la ville de New York, ça sera merveilleux », disait-elle.

New York ! Broadway, Chinatown, et la Statue de la Liberté ! Je ne pouvais résister, et, en 1966, j'atterris à New York pour la

première fois. C'était au mois de décembre, j'avais 22 ans et New-York débordait d'énergie. L'enthousiasme coulait dans mes veines comme une drogue. Cette grande et belle ville était tout ce que j'avais imaginé. Je rendais visite à des amis, je faisais la fête jusque tard dans la nuit, fréquentant les lieux nocturnes les plus populaires. Mes amis riaient de me voir, s'amusant de mon enthousiasme, et me regardaient danser avec tous les partenaires qui se présentaient. Enfin, au petit matin, épuisées nous rentrions en titubant à l'appartement de mon amie.

A la fin du mois de janvier, je me préparais à rentrer à la maison. La neige étincelante était belle, et les nuits froides merveilleuses, mais mon sang latin regrettait la chaleur du soleil colombien. La lumière douce des lampadaires des rues, la clarté du ciel dans la nuit sur les villages de la montagne et la campagne paisible sillonnée de chemins poussiéreux me manquaient.

J'avais hâte de revoir ma famille et mes élèves, je retournai en Colombie, et me réinstallai, heureuse d'être à la maison. La pensée de la réussite financière aux États-Unis me venait sans cesse à l'esprit, mais le souvenir de la nostalgie d'être loin de ma famille et de mes amis, m'empêchait de demander un nouveau visa. Malgré tout, cette pensée persistait en moi. Des amis m'écrivaient me parlant de leur succès financier à New York, et je me demandais ce qui arriverait si je retournais aux États-Unis et trouvais un travail. Une fois que j'aurais assez d'argent pour acheter ma propre maison en Colombie, je ne serai plus obligée de quitter mon pays.

Les arguments se bouscuaient continuellement dans ma tête, jusqu'au jour où tout devint clair pour moi.

« Marta ! », me dit une amie tout excitée en feuilletant mon passeport. « Est-ce que tu savais que tu avais un visa multiple ? »

- Un visa multiple ? Tu rigoles ! » Je saisis le passeport et dit : « laisse-moi voir. » Surprise, je tournai les pages. C'était vrai, j'avais un visa de 5 ans. Je regardai mon amie avec un geste d'interrogation : « comment cela se fait-il ? »

Ses yeux brillèrent d'émotion : « ce doit être une erreur ! »

Une erreur ? Peut-être, mais quel heureux tournant de mon destin ! Je n'avais plus besoin de redemander un visa. C'était suffisant pour m'éclaircir les idées. Je retournerais à New York.

Ayant démissionné de mon poste d'institutrice, en 1968, je pris un avion à destination des États-Unis, où j'acceptai un travail temporaire de baby-sitter et employée de service dans une famille juive du New Jersey.

Il ne me fallut pas longtemps pour me rendre compte de la réalité. En Colombie, j'étais une institutrice instruite et respectée. Aux États-Unis, j'astiquais les planchers et je lavais le linge sale des riches américains. J'étais une employée de maison chargée de quatre petits enfants qui parlaient l'anglais mieux que moi.

Les enfants étaient sages et aimables, mais moi je luttais continuellement avec ma désillusion. Le rêve américain dont j'avais tant entendu parler, semblait complètement hors d'atteinte. Je ne pouvais pas économiser suffisamment d'argent. Ce que je gagnais n'était pas suffisant et cela faisait s'éloigner le but que je m'étais fixé.

« Tu vas y arriver Marta », me disais-je. « Sois patiente. Ça ne sera pas si long »

Six ans plus tard, j'étais toujours aux États-Unis.

Le prix de l'indépendance économique semblait très élevé, mais j'avais quand même trouvé des compensations. Je passais mes jours de liberté avec des amis en discothèques, je mangeais dehors, je buvais et faisais la fête. Mes amies étaient joyeuses et bruyantes, et dans les rues la nuit elles devenaient parfois un peu délurées, mais malgré tout, je me plaisais en leur compagnie. Petite et mince, je ne manquais pas de cavalier dans les discothèques. Nous dansions et buvions jusqu'au petit matin ; puis, chez mon amie, nous dormions juste assez pour récupérer et aller dans une autre discothèque.

Les fêtes ne m'aidaient pas à gérer mon petit budget. Mon éducation et mon métier resurgissaient pendant ces nuits de fêtes, et mes amies me taquinaient sans pitié : « Marta, détends-toi, bois un coup. Prends un peu de bon temps. Tu n'as qu'une vie. Tu ne peux pas rester toujours aussi stricte. »

« Je suis peut-être stricte, leur disais-je, mais au moins, je me respecte ».

Une nuit, dans une discothèque du Queens⁴, je me suis assise. Je faisais tapisserie et je n'avais pas l'habitude de n'avoir personne

avec qui danser. « *Je dois avoir la poisse à cet endroit* », ai-je pensé avec impatience. Alors j'ai changé de place et j'ai attendu.

Il faisait très chaud dans ce lieu, et j'essayai de dissiper la chaleur en agitant doucement un éventail. La brise chaude soulevait mes cheveux humides, laissant mon cou à découvert. Les corps brillants de sueur dansaient au rythme de la *salsa* et de la *cumbia*⁵ ; la température montait et le sang latin s'échauffait comme l'atmosphère de l'été.

Je jetai un coup d'œil rapide sur les côtés, à la porte où se trouvait un groupe de personnes. Pendant un instant, je détournai le regard, puis je regardai à nouveau. Mon attention était attirée par un homme bien habillé, pantalon sombre et gilet blanc ; ses cheveux étaient noirs, parsemés d'argent. Je le regardai fixement. Ses yeux noirs et son sourire spontané captèrent mon intérêt d'une façon inhabituelle.

Il leva son verre en faisant mine de trinquer silencieusement, geste que j'appréciais en souriant. « *Il semblerait que le changement de place ait bien fonctionné* », pensai-je avec humour. Il se dirigea vers moi le sourcil levé en signe d'interrogation.

Je baissai les yeux, évitant les regards curieux de mes amies.

« Je vous demande pardon... » La voix profonde résonnait.

Une de mes amies s'éclaircit la gorge : « Marta, quelqu'un te demande. »

Je regardai ses yeux brillants, noirs et joyeux. Tendait la main, il me dit : « Veux-tu danser... Marta... ? »

Il était inutile de feindre le désintéressement, je mis ma main dans la sienne, et alors que ses doigts se refermaient sur les miens, je sentis un frisson parcourir ma peau. « Oui, avec plaisir », répondis-je immédiatement.

Son nom était Esteban, et nous nous accordions bien pour danser. « D'où viens-tu, Marta ? » Sa voix profonde dénotait un accent chilien. « Tu sembles venir de Colombie.

- De Medellin, dis-je. Et toi... du Chili ?

- Oui », dit-il heureux que j'aie deviné. « Du Chili... » Sa main serrait ma taille et il me regardait dans les yeux, ravi : « Marta... est-ce que je pourrais danser encore avec toi ce soir ? »

J'inclinai la tête, réfléchissant à son invitation. Si j'acceptais trop vite, il perdrait peut-être de l'intérêt. Si je montrais trop peu d'intérêt, il pouvait laisser tomber. « Oui, dis-je rapidement, bien sûr. »

Esteban me laissa à ma table, m'adressant un léger sourire en inclinant la tête devant les autres.

Elles étaient impressionnées. « Où est-ce que tu l'as eu ? », demandèrent-elles en riant. « S'il revient pendant que tu es aux toilettes, nous lui dirons que tu es partie et nous allons te le piquer, tu as compris ? »

Je ne faisais pas attention aux taquineries, mais je me demandais comment cela allait finir avec ce chilien aux bonnes manières, parce qu'il m'intéressait déjà beaucoup.

Quand Esteban me demanda mon numéro de téléphone et la permission de m'appeler, je les lui donnai avec plaisir.

Cet été-là, notre groupe se réunit chaque week-end sur les plages, dans les parcs et les discothèques pour rire et jouer pendant les après-midi chauds et ensoleillés. Esteban s'était joint à notre groupe et je le regardais avec intérêt, intriguée par son sourire doux et son regard chaleureux. Il était différent des autres hommes que j'avais connus. Il ne buvait pas, ni ne sortait avec d'autres femmes. Il travaillait dur, il aimait la vie simple et il me traitait avec respect.

Je tombai amoureuse.